

4<sup>e</sup> LEÇON

## DE L'ÂME. — SPIRITUALISME ET MATÉRIALISME

## I. — DE L'ÂME

La question de l'âme, de sa nature et de sa destinée, est une des plus importantes de la philosophie. Dans beaucoup de systèmes, les erreurs commises, en morale, sur la responsabilité et l'immortalité, sont la conséquence de celles qui ont été posées en psychologie sur la liberté et sur la spiritualité de l'âme.

Il serait trop long de signaler toutes les définitions données, trop long surtout de les réfuter. Nous en donnerons seulement quelques-unes.

**Définition.** — Si on prend le mot âme dans son sens le plus large, celui de *principe de vie*, on peut, avec Aristote, distinguer trois sortes d'âmes, qui répondent aux trois formes de la vie dans la nature : l'âme *végétative*, l'âme *animale*, l'âme *humaine*. (Elles ont été caractérisées dans la 1<sup>re</sup> leçon de *Psychologie*, p. 31.) L'âme végétative vit d'une existence propre dans la plante ; dans l'animal, elle se fond avec l'âme sensitive ; l'âme de l'homme, âme raisonnable et libre, comprend et concentre, dans son unité, les propriétés et les fonctions des deux âmes inférieures.

Si on considère l'âme au point de vue ordinaire de *principe de la vie dans l'homme*, on peut la définir :

Avec saint Augustin : *une substance qui participe à la raison, créée pour être unie à un corps et le régir* ;

Avec saint Thomas : *une substance spirituelle, unique, personnelle et libre, immortelle, unie à un corps comme forme substantielle et principe de toute activité, soit nutritive, soit sensitive, soit intellectuelle* ;

Avec Bossuet : *une substance intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie* ;

Avec Reid et l'école écossaise : *un principe immatériel et immortel d'action, auquel doivent être rapportées les pensées et toutes les opérations de la personne* ;

Avec le catéchisme : *une substance spirituelle, libre et immortelle, créée pour être unie à un corps*.

Descartes, qui ramenait la matière à l'étendue et l'âme à la pensée, définissait l'âme : *une substance spirituelle, simple, dont l'essence est la pensée actuelle*.

De là ces conclusions, qu'on ne saurait admettre : que l'âme pense toujours, et que pour elle cesser de penser, c'est cesser d'être ; et encore : que tout ce qui ne pense pas n'a pas d'âme, ce qui conduit à l'automatisme des bêtes.

Spinoza, qui n'admet qu'une seule substance, la substance divine, laquelle se développe par une infinité d'attributs, fait de l'âme un groupe d'idées, et des idées, des modes de la pensée divine. C'est la théorie panthéistique. Ce n'est pas nous qui pensons, c'est Dieu qui pense en nous ; l'âme n'a ni liberté ni immortalité personnelles.

Pour le sensualiste Condillac, l'âme n'est que la sensibilité prenant connaissance des sensations ; elle n'est pas une réalité vivante, mais la collection d'états de conscience transformés. Il n'y a pas loin de cette définition à celle du phénoménisme matérialiste qui, avec Taine, ne voit dans l'âme qu'un faisceau de sensations, et dans les sensations que des phénomènes nerveux vus du dedans. « Il n'y a rien de réel dans le moi, dit Taine, sauf la file de ses événements ; ces événements, divers d'aspect, se ramènent tous à la sensation. »

Il faut affirmer que l'âme est un principe doué d'une activité propre et qu'elle se distingue de la série des phénomènes qu'elle produit ; que l'unité et l'identité du moi, conditions métaphysiques de la conscience et de la mémoire, sont inexplicables, si l'âme n'est qu'un groupe ou qu'une série de phénomènes ; enfin que la liberté l'est également : le phénoménisme et le panthéisme contredisent le témoignage de la conscience, qui nous atteste que la volonté est cause libre dans l'effort soit moteur, soit intellectuel, soit moral.

## II. — SIMPLICITÉ ET SPIRITUALITÉ DE L'ÂME

Il faut distinguer la *simplicité*, ou l'*immatérialité* de l'âme, de sa *spiritualité*. De ce que l'âme est un principe actif, un et identique, il suit qu'elle est immatérielle, mais non qu'elle est spirituelle. Toute force est inétendue par elle-même, tout principe d'activité est simple et indivisible. « Où il y a l'activité essentielle avec l'unité, dit Fr. Bouillier (*Du principe vital*), il y a l'immatérialité ; toutes les âmes sans exception, celles des animaux et celles des plantes, toutes les forces de la nature sont immatérielles. Mais cette immatérialité n'est que la base de la spiritualité, et non la spiritualité elle-même. La spiritualité, c'est l'immatérialité accompagnée de certains attributs, de la liberté et de l'intelligence. »

C'est aussi l'enseignement de saint Thomas. Suivant sa philosophie, comme la matière inorganique est incapable d'exercer les fonctions de la vie végétative ou sensitive, il faut que les végétaux et les animaux soient constitués autrement que la matière brute. Il y a donc en eux un principe constitutif, en vertu duquel la matière qui les compose est organisée et vivante. Ce principe est *simple*, c'est-à-dire indivisible et unique, de même que l'âme humaine ; mais comme il ne possède ni l'entendement, ni la liberté,

ni aucune puissance supérieure à celles qui s'exercent dans la matière et par la matière, il disparaît (c'est du moins l'opinion commune) au moment où la plante et l'animal cessent d'exister; car il n'est autre chose que le principe qui les fait vivre, végéter et sentir.

On ne peut donc pas conclure de la simplicité de l'âme à sa spiritualité, ou bien il faudrait accorder la spiritualité à l'âme sensitive et à l'âme végétative, car elles sont simples. Descartes, dans sa VI<sup>e</sup> méditation, a cru pouvoir prouver la spiritualité de l'âme par sa simplicité, et, pour se débarrasser de l'objection tirée de l'âme des animaux, il a supprimé celle-ci.

Si nous insistons sur ces notions, c'est que, dans nombre d'ouvrages, elles sont présentées avec une confusion regrettable.

« L'idée de simplicité exclut essentiellement l'idée de nombre, donc le simple est proprement un; et il y a véritablement simplicité dans une substance, lorsqu'elle n'est pas un ensemble de substances. Ainsi lorsque nous disons: La substance de l'âme est simple, nous entendons qu'elle n'est point une réunion de substances, mais une substance. » (BALMÈS, *Phil. fondamentale*, t. III, liv. IX, ch. XI.)

« L'idée de simplicité exclut essentiellement l'idée de composition ou de réunion de choses formant un tout: c'est dans ce sens que nous entendons ici l'idée de simplicité qui implique l'indivisibilité. Mais il faut distinguer l'indivisibilité du point mathématique, dernier terme d'une quantité, et qui à ce titre occupe une place dans le continu, et l'indivisibilité des substances spirituelles, qui est totalement en dehors de la quantité. » (P. MAUMUS, *Saint Thomas et la philosophie cartésienne*.)

« Saint Thomas et les autres docteurs de l'École, dit Bossuet, ne croient pas que l'âme soit spirituelle, précisément pour être distincte du corps ou pour être indivisible... L'être spirituel est celui qui non seulement n'est pas matière, mais qui est indépendant de la matière. » — « Quand nous recherchons si l'âme est spirituelle, nous n'entendons nullement qu'il puisse y avoir du plus ou du moins dans cette négation ou absence de parties qui fait l'être simple. La spiritualité n'est pas le moins du monde un degré de simplicité. C'est une propriété d'un genre tout divers. Simplicité dit: absence de parties; spiritualité: manière d'exister indépendante d'une substance conjointe. Pour que l'âme soit simple, il suffit qu'elle n'ait point de parties; pour qu'elle soit spirituelle, il faut que l'existence ne lui vienne ni du corps, ni du composé qu'elle forme avec le corps, mais d'elle-même, mais d'elle seule, — parlant bien entendu du principe prochain de l'existence, qui n'exclut nullement la cause première.

« Descartes et les cartésiens n'ont pourtant jamais voulu le reconnaître, et, en conséquence, ont toujours négligé de prouver à part la spiritualité de l'âme humaine. Il leur semblait que savoir de l'âme qu'elle est simple, immatérielle, c'est en connaître tout ce qu'il faut, et que sa dignité au-dessus du corps est établie aussi complètement qu'elle peut l'être, par ce seul fait qu'elle n'est pas une substance à trois dimensions.

« ... Nous concevons des forces qui, tout en étant simples, inétendues, ne subsistent que par les corps où elles sont, en vertu de l'union qu'elles ont avec la matière. En est-il de même de l'âme humaine? N'est-elle que simple, ou bien est-elle encore spirituelle, c'est-à-dire portant en elle-même la raison de sa subsistance? »

« Pour le prouver, on peut partir de ce principe de l'École: L'opération suit l'être et lui est proportionnée. Donc si un être a une opération qu'il accom-

plisse comme agent isolé, libre, transcendant, cet être doit avoir une existence transcendante, libre et qui appartienne en propre à sa nature. Or on trouve dans l'âme humaine une opération transcendante, libre, dégagée de la matière: c'est la pensée.

« Une opération, ayant pour objet une réalité tout immatérielle, est par nécessité tout immatérielle. C'est la conséquence du principe que tout effet a sa cause proportionnée. Or quels sont les objets où s'adresse et se porte de préférence la pensée? N'est-ce pas la justice, l'honneur, la vertu, le droit, le devoir, le nécessaire, le contingent, l'absolu? Ces objets sont tout à fait immatériels. L'acte qui les atteint, la pensée qui les conçoit, sont donc tout à fait immatériels. — La force d'où la pensée provient n'est donc pas engagée tout entière dans le corps, mais le dépasse: elle est dans le corps une force libre et transcendante, dans son mode d'être comme dans son mode d'agir. — Comme elle a une opération que le corps ne peut point lui donner, puisqu'il n'y peut pas même atteindre, ainsi elle a une existence qu'elle ne tient point de lui, mais d'elle-même et d'elle seule. » (*Dict. apolog.*, art. Ame.)

Dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, Bossuet, tout en distinguant nettement l'entendement et la volonté, les réunit sous le nom d'opérations intellectuelles, c'est-à-dire d'opérations inorganiques, spirituelles, non attachées aux organes ou aux mouvements corporels. Les opérations végétatives et sensitives sont organiques: elles ne peuvent s'exercer que par les organes corporels. La sensation et la perception sensible ont pour sujet le composé tout entier, âme et corps. Les premières données sur lesquelles s'exercent nos facultés intellectuelles leur étant fournies par les sens, la fonction organique est une condition d'exercice de l'acte intellectuel ou de l'acte volontaire; mais elle n'est que cela.

Il n'y a rien de corporel dans notre faculté de concevoir l'universel, l'immatériel, ou dans celle de vouloir le bien immatériel, le bien universel: elle s'exerce en dehors de toute matière; elle a le pouvoir de se replier sur elle-même par une réflexion si intime, qu'elle ne fait plus qu'une seule et même chose du connu et du connaissant, du voulu et du voulant; les facultés sensitives, assujetties à des organes composés de parties distinctes et impénétrables, sont incapables d'un retour qui va jusqu'à la pénétration. Cette distinction sert à résoudre la question de l'immortalité de l'âme. L'âme des bêtes, n'ayant que des opérations sensitives entièrement dépendantes des organes, est incapable d'aucune vie aussitôt que le corps meurt. L'âme humaine, au contraire, outre les opérations sensitives qui lui sont communes avec l'animal, possède une vie et des opérations indépendantes des organes corporels et qu'elle ne doit point perdre en perdant son corps: « Autant que Dieu restera à l'âme, autant vivra notre intelligence; et quoi qu'il arrive de nos sens et de notre corps, la vie de notre raison est en sûreté. » (Voir *Conn. de Dieu et de soi-même*, III, I-XI, XII-XV; V, XIII-XIV.)

### III. — SPIRITUALISME ET MATÉRIALISME

Le spiritualisme professe que l'âme humaine est un principe spirituel, distinct du corps; le matérialisme prétend qu'elle n'est qu'une des fonctions du corps et de la matière. Les arguments du spiritualisme relatifs à l'âme seront exposés et discutés avec les preuves de l'immortalité de l'âme; ces arguments renferment, au fond, des réponses à toutes les objections du matérialisme, dont voici les principales.

1<sup>re</sup> Objection. — Elle se tire de la concomitance constatée entre les faits

physiologiques et les faits psychiques. Les matérialistes allèguent d'abord l'action du corps sur l'âme, les rapports du cerveau et de la pensée. Il y a, disent-ils, corrélation entre les états de l'âme et ceux du corps : celui-ci ne peut être malade sans que celle-là souffre aussi ; l'altération de tel organe entraîne l'altération de telle faculté ; l'ablation d'un lobe du cerveau supprime une fonction de l'activité ; pas de cerveau, pas de pensée ; accroissement ou affaiblissement simultané du cerveau et de la pensée. Or des phénomènes si étroitement unis ne peuvent appartenir qu'au même sujet ; il n'y a donc pas en nous deux substances distinctes, mais une seule, qui est le corps.

**Réfutation.** — L'objection revient à dire : Le physique influe sur le moral, donc l'âme n'existe pas. — De la corrélation de deux choses et de leur influence réciproque, on doit conclure à leur union intime, mais non à leur identité substantielle et à la négation de l'une d'elles.

Dans l'état actuel de notre existence, le cerveau est la *condition* de l'exercice de la pensée, non la *cause* de la pensée. Le cerveau est à l'âme, pour la pensée, ce qu'est l'instrument au musicien. Que son instrument lui manque ou qu'il soit en mauvais état, le musicien paraîtra impuissant ou malhabile. En conclura-t-on que l'instrument est la cause de la mélodie ?

Les matérialistes peuvent-ils d'ailleurs déterminer, sans se contredire, les conditions du cerveau, — poids, forme, volume, constitution chimique, mouvements de molécules, — desquelles dépend la pensée ? La pensée n'a aucun de ces caractères.

**De la corrélation dynamique du corps et de l'âme, on ne peut induire leur identité substantielle.** — Que l'âme soit intimement unie au corps et ne fonctionne qu'avec son concours, rien n'est plus certain ; on a vu que même dans l'acte le plus pur d'intelligence, il y a un concours nécessaire et important des organes<sup>1</sup> ; mais qu'il suive de là que l'âme et le corps ne soient qu'une seule et même substance, rien n'est plus faux.

Il est aussi illogique, a-t-on dit avec raison, d'induire de leur corrélation dynamique leur identité substantielle, qu'il le serait, en mécanique, de conclure que deux forces sont une force unique à cause des variations que subit leur résultante, à mesure que varie l'une ou l'autre des composantes, ou, en chimie, d'identifier l'oxygène et l'hydrogène, parce que ces deux gaz paraissent perdre, en se combinant, toutes leurs propriétés respectives.

Le concert du dynamisme psychologique, c'est-à-dire de l'ensemble des forces ou puissances de l'âme, et du dynamisme physiologique, de l'ensemble des forces ou fonctions du corps, et la coïncidence des phénomènes qui émanent de l'un et de l'autre, ne détruisent ni n'affaiblissent, en aucune façon, le témoignage de ma conscience et de ma raison : l'une m'atteste qu'il y a en moi un être pensant, simple et identique ; l'autre, que cet être ne peut avoir rien de commun avec la matière, dont les caractères sont opposés. L'objection tirée de l'action du corps sur l'âme, du cerveau sur la pensée, passe donc à côté de la question. C'est la vieille confusion sophistique, déjà signalée en logique, de la condition et du principe, de la cause instrumentale et de la cause efficiente.

Mais, dira-t-on, de ce que les phénomènes de la digestion ne peuvent pas s'accomplir sans l'estomac, j'induis légitimement que c'est l'estomac qui

<sup>1</sup> « Le cerveau travaille dans le crâne du penseur. Il y a des vibrations de cellules dans la couche corticale du cerveau ; il y a, pour les rendre possibles, un afflux sanguin d'autant plus abondant que l'effort intellectuel est plus intense ; il y a une élévation de température qui en résulte ; il y a enfin une combustion de matière organique. Plus l'âme pense, plus le cerveau brûle de sa propre substance. Et c'est ainsi que le travail de tête engendre, autant que le travail des muscles, la sensation de la faim.

« Enfin, si ce travail est excessif, il y a fatigue, douleur dans l'encéphale ; et la prolongation de cet excès entraîne un état morbide, quelquefois même des lésions matérielles que l'autopsie pourra reconnaître après la mort et qui seront comme la signature terrible de l'anormalité, laquelle ne permet pas qu'on l'oublie, quand on veut faire la part de l'esprit. » (M<sup>r</sup> D'HULST.)

digère ; or les faits de pensée ne peuvent pas s'accomplir sans le cerveau ; donc c'est le cerveau qui pense. On répond : Dans le phénomène *digestion*, l'observation ne découvre rien que d'extérieur ; le fonctionnement de l'estomac suffit à l'expliquer. Dans le phénomène *pensée*, l'observation externe découvre des modifications du cerveau ; l'observation psychologique révèle des faits d'un autre ordre, irréductibles aux premiers. Donc ces deux ordres de faits sont à la fois liés et distincts, ils n'ont pas la même cause ni le même sujet.

**La pensée a pour cause une force immatérielle et n'est point une fonction de cellule cérébrale.** — « La pensée dépend du cerveau, dites-vous ; mais elle en peut dépendre en deux manières : ou comme de son principe direct, de sa cause efficiente prochaine, immédiate, ou comme d'un principe indirect, éloigné, médiat, qui serait ou poserait une simple condition, et ne serait point la cause même de la pensée. Il ne vous sert donc de rien de dire et de montrer que tout état ou opération psychique est invariablement associé à un état nerveux, que toute pensée est liée à un concomitant physique, cérébral, déterminé. Tout cela est accordé. Ce qui ne l'est pas, c'est que la cellule nerveuse, c'est que le cerveau ne pose point, ne réalise pas seulement une condition préalable de la pensée, mais vibre la pensée elle-même. Voilà le point précis à démontrer et que le matérialisme ne saurait démontrer, car sa thèse est fautive.

« On le prouve ainsi : — Tout effet a une cause, et une cause proportionnée ; d'où cette conséquence nécessaire : une opération immatérielle a pour cause un agent prochain immatériel, et ne peut pas avoir un agent prochain immédiat, matériel, puisque, dans ce cas, il aurait une cause qui ne lui serait pas proportionnée. — Or, en nous la pensée, c'est-à-dire l'acte de concevoir, de saisir par l'esprit un objet de nature immatérielle, comme l'honneur, le droit, le devoir, la vérité, l'amour, la liberté, la contingence, la nécessité, etc., est un acte tout immatériel : s'il était matériel, en effet, s'il était d'un ordre inférieur à son objet, il ne pourrait évidemment l'atteindre ni le saisir. — Donc, la pensée a pour cause, pour principe prochain, une force immatérielle, et n'est point une fonction de cellule cérébrale. » (P. COCONNIER.)

**2<sup>e</sup> Objection.** — Les matérialistes allèguent, en second lieu, la corrélation des forces. La chaleur se transforme en lumière et en mouvement ; le mouvement produit la lumière, la chaleur, le son, etc. De même, les mouvements du cerveau se transforment en pensées. La pensée est un ébranlement des fibres et des molécules cérébrales, une transformation du mouvement.

**Réfutation.** — Lumière, chaleur, mouvement, phénomènes physiques, sont autre chose que la sensation de lumière, de chaleur, de mouvement, phénomène psychologique ; et la sensation elle-même, occasion, matière, condition de la pensée, n'est pas la pensée. La pensée est *simple et indivisible, connue seulement par la conscience* ; le mouvement est *un mode d'une chose étendue et divisible*, quelque chose *d'accessible aux sens*. L'un n'est pas l'autre ; il répugne à la raison que l'un devienne l'autre. Ce que les matérialistes devraient expliquer et n'expliquent pas, c'est la transformation d'une force en une force d'une autre nature ; c'est comment un mouvement extérieur peut devenir pensée ou phénomène intellectuel. La seule explication admissible est celle des spiritualistes : l'existence d'un principe pensant coexistant avec le cerveau, mais indépendant de lui dans son essence.

« Entre les modes de l'âme (*sensations, pensées, sentiments, volitions*) et le mouvement, dit M. P. Janet, il n'y a aucune espèce de rapport ; leurs caractères s'excluent réciproquement. Un mouvement peut être rectiligne, circulaire, en spirale ; qu'est-ce qu'une volition en spirale, un sentiment circulaire, une pensée rectiligne ? Mes idées sont vraies ou fausses ; mes volitions, bonnes ou mauvaises ; mes affections, morales ou immorales : qu'est-ce qu'un mouvement

vrai ou faux, bon ou mauvais, moral ou immoral? Bref, il m'est impossible de me représenter un mouvement pensant; cela implique contradiction. »

De plus, alors même que la pensée ne serait qu'un mouvement, la matière seule, essentiellement inerte, ne le saurait produire<sup>1</sup>.

La matière ne change jamais spontanément d'état; elle ne se meut que sous l'impulsion d'une force quelconque, qui, dans le fait de la pensée, ne peut être qu'une force consciente d'elle-même, une âme intelligente.

Mais nous ne connaissons pas suffisamment la matière et ses propriétés, dit-on; une science plus complète constatera que la pensée est une propriété de la matière, comme l'électricité et le magnétisme. — La matière ne peut pas avoir des propriétés contradictoires; or les propriétés que nous connaissons sont absolument incompatibles avec la pensée, le sentiment, la volition, avec l'unité et l'identité du moi. L'intelligence et la volonté libre supposent une unité et une spontanéité qui manquent à la matière divisible et inerte.

#### NOTES COMPLÉMENTAIRES

Le matérialisme complet est un système philosophique qui ne nie pas seulement l'âme, mais qui n'admet d'autre substance que la matière. Il ne veut pas reconnaître Dieu, cause du monde, ni l'âme dans l'homme; ne nier que l'un ou l'autre seulement, c'est être inconséquent. Le matérialisme attaque donc les deux points les plus essentiels à l'homme : la croyance en Dieu et à une âme spirituelle et immortelle.

Mais, en refusant de reconnaître dans l'univers un être supérieur à la matière, une cause infiniment puissante et intelligente, il est forcé d'attribuer au hasard l'ordre admirable qui règne dans la nature, la coordination harmonique des êtres organisés.

Dans l'homme, il doit rapporter au corps, à la matière, toutes les opérations de l'intelligence, les vérités premières données par la raison, et la foi morale qui, dans certains cas, nous ordonne le sacrifice des intérêts matériels, et qui donne naissance à une lutte entre la passion et le devoir. De là, des objections auxquelles le matérialisme n'a jamais répondu, tandis que les démentis qu'il donne au sens commun, à la conscience et à la raison, suffiraient pour le réfuter.

Les matérialistes les plus célèbres n'ont produit que des doctrines jugées depuis longtemps : chez les anciens, Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton et Diagoras; chez les modernes, Hobbes, le baron d'Holbach, Helvétius, Lamettrie, Cabanis, Broussais. Le panthéisme, qui absorbe Dieu dans le monde, peut être regardé comme un système matérialiste.

Tous les adeptes de cette triste doctrine se fondent sur l'impossibilité d'expliquer comment deux substances absolument différentes agissent l'une sur l'autre. Ils oublient qu'on n'explique pas mieux comment les corps agissent sur les corps, comment deux molécules de matière s'attirent ou se repoussent. Où en serait l'homme, s'il devait nier tout ce qu'il ne peut expliquer? Le sens commun dit avec la Fontaine :

Je sens en moi certain agent,  
Tout obéit dans ma machine  
A ce principe intelligent.  
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
Se conçoit mieux que le corps même :  
De tous nos mouvements, c'est l'arbitre suprême.

Le P. Monsabré résume ainsi les arguments par lesquels se réfute le matérialisme complet : « 1<sup>o</sup> Nous avons l'idée précise d'être tout à fait différents, par nature, de la matière; l'idée de forces (Dieu, l'âme) qui lui sont

<sup>1</sup> « L'état stationnaire est essentiel à la matière. Les meilleurs physiiciens sont d'accord, sur ce point, avec la naturelle propension de notre esprit, à croire au mouvement acquis. Selon eux, l'inertie est le résultat principal de l'expérience et le fondement de la mécanique; la physique doit toujours faire entrer la matière dans ses calculs comme coefficient d'inertie. » (P. MONSABRÉ.)

supérieures. Comment cette idée nous est-elle venue, s'il n'y a jamais eu et s'il n'y a encore que la matière? Il est impossible que nous puissions imaginer des choses dont les éléments n'ont pas existé, n'existent pas et n'existeront jamais.

« 2<sup>o</sup> Dieu représente pour nous le nécessaire, l'infini, le parfait, le suprême. La matière est incapable de porter le poids de ces idées, c'est-à-dire d'en donner la raison.

« 3<sup>o</sup> Mise en présence du mouvement universel, de l'immense variété des êtres et de l'ordre du monde, la matière (système matérialiste) nous force d'accepter trois mystères parfaitement inintelligibles, à savoir : l'inertie devenant essentielle à l'origine de tout mouvement; l'indifférence et l'uniformité produisant l'immense variété des êtres; l'innéité engendrant l'harmonie<sup>1</sup>.

« 4<sup>o</sup> Considérée dans le cerveau humain, dont elle se glorifie comme de son plus bel ouvrage, la matière est convaincue, encore une fois, de complète impuissance. Si nous lui attribuons la conscience de notre moi, il faut faire dériver, contre toute raison, l'immuable du changeant; si nous lui attribuons nos idées, nos jugements, nos raisonnements, il faut faire dériver l'un du divisible; si nous lui attribuons nos volontés, il faut faire dériver le libre du fatal; si nous lui attribuons notre notion et notre sentiment du devoir, il faut faire dériver le méritoire de l'irresponsable. » (Voir, pour le développement, Carême 1873, 6<sup>e</sup> conférence, 2<sup>e</sup> partie.)

#### TABLEAU ANALYTIQUE

DE L'ÂME. — SPIRITUALISME ET MATÉRIALISME

##### I. L'âme.

##### Quelques définitions.

La question de l'âme, de sa nature, de sa destinée, est une de celles dont l'étude doit le plus nous intéresser. Très souvent, en effet, les erreurs commises en morale, sur la responsabilité et l'immortalité, sont la conséquence de celles qui ont été posées en psychologie sur la liberté et la spiritualité.

On a donné un grand nombre de définitions de l'âme :

Aristote la considère comme le principe de vie des êtres animés, et distingue trois sortes d'âmes : l'âme végétative, l'âme sensitive, et l'âme humaine. (Voir 1<sup>re</sup> leçon de Psychologie.)

Saint Augustin la définit : une substance qui participe à la raison, créée pour être unie à un corps et le régir ;

Saint Thomas : une substance spirituelle, libre, immortelle, unie à un corps comme forme substantielle, et principe de son activité, soit nutritive, soit sensitive, soit intellectuelle ;

Bossuet : une substance intelligente, née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie ;

Reid et les Écossais : un principe immatériel et immortel d'action, cause de toutes nos opérations.

Toutes ces définitions sont à peu près équivalentes et peuvent se ramener à celle du catéchisme : L'âme est une substance spirituelle, libre et immortelle, créée pour être unie à un corps. — Voici maintenant quelques définitions erronées :

- 1 On trouve dans l'effet ce qui manque à la cause ;  
Du mouvement fatal jailli la liberté ;  
L'amour est le reflet d'une insensible essence ;  
De l'aveugle matière éclôt l'intelligence,  
Et de l'impersonnel, la personnalité.

C'est la négation, ou plutôt le renversement de tous les principes de la raison.

« Singulière cause, dit justement un critique moderne, qui brise toutes les lois de la logique; qui, en tout, agit en opposition avec elle-même; qui, inintelligente, fait une œuvre intelligente; qui, aveugle, engendre l'harmonie; qui, imprévoyante, pourvoit à tout; qui, fortuite, crée l'ordre; qui, inconsciente, établit la solidarité; qui, fatale, se conduit comme si elle avait une volonté; qui, manimée, enfante l'âme et la vie; qui, privée de raison, d'entrailles et de sentiments, fait des miracles de génie et d'amour. »

(Cité par le P. MONSABRÉ.)

I. L'âme.  
—  
Quelques  
définitions.  
(Suite.)

Pour Descartes, l'âme est un principe spirituel dont l'essence est la pensée : l'âme pense toujours ; tout ce qui ne pense pas n'a pas d'âme : de là l'automatisme des bêtes.  
Pour Spinoza, l'âme n'est qu'un groupe d'idées, et les idées sont les formes de la pensée divine (panthéisme) ; l'âme n'a ni liberté ni immortalité personnelles.  
Pour Condillac et les sensualistes, l'âme, c'est la sensibilité prenant connaissance des sensations.  
Pour Taine et les phénoménistes, ce n'est qu'un faisceau de sensations, un phénomène purement nerveux.

II. Simplicité  
et  
spiritualité  
de  
l'âme.

Il faut distinguer la simplicité ou l'immatérialité de l'âme de sa spiritualité.  
Toutes les âmes (végétative, sensitive, raisonnable) sont immatérielles ; l'âme raisonnable seule est spirituelle.  
Ce qui caractérise l'immatérialité, c'est la simplicité et l'indivisibilité ;  
Ce qui caractérise la spiritualité, c'est d'abord les attributs de l'immatérialité, plus la liberté et l'intelligence.  
Le principe immatériel ne peut exister que dans un corps ; le principe spirituel peut exister indépendamment du corps.  
C'est là la solution du problème de l'âme des bêtes.  
On ne peut pas prouver l'immortalité de l'âme par sa simplicité toute seule, comme l'a fait Descartes.

III.  
Matérialisme  
et  
spiritualisme.

Le spiritualisme professe que l'âme humaine est un principe spirituel distinct du corps.  
Le matérialisme prétend qu'elle n'est qu'une des fonctions du corps et de la matière.  
Les matérialistes opposent deux principales objections à la doctrine spiritualiste.

Il s tirent la première de la concomitance constatée entre les faits physiologiques et les faits psychiques.

Il y a, disent-ils, corrélation entre les états de l'âme et ceux du corps : l'altération de tel organe entraîne l'altération de telle faculté ; l'ablation d'un lobe du cerveau supprime une fonction de l'activité ; pas de cerveau, pas de pensée.

Or des phénomènes si étroitement unis ne peuvent appartenir qu'au même sujet.

1<sup>re</sup> Objection.

Il n'y a donc pas en nous deux substances distinctes, mais une seule, qui est le corps.

Réfutation. — L'objection revient à dire ceci : La physique influe sur le moral, donc l'âme n'existe pas.

De la corrélation de deux choses et de leur influence réciproque on doit conclure à leur union intime, mais non à leur identité substantielle et à la négation de l'une d'elles.

Le cerveau est la condition de la pensée (dans l'état actuel), non la cause de la pensée.

La deuxième objection est tirée de la corrélation des forces.

La chaleur se transforme en lumière et en mouvement ; le mouvement produit la lumière, la chaleur, le son, etc. ;

De même les mouvements du cerveau se transforment en pensée.

2<sup>e</sup> Objection.

La pensée n'est qu'un ébranlement des fibres cérébrales ; c'est la fonction la plus élevée du cerveau.

Réfutation. — Lumière, chaleur, mouvement, phénomènes physiques sont autre chose que la sensation de lumière, de chaleur, de mouvement,

III.  
Matérialisme  
et  
spiritualisme.  
(Suite.)

2<sup>e</sup> Objection.  
(Suite.)

phénomènes psychologiques ; et la sensation elle-même, occasion, matière, condition de la pensée, n'est pas la pensée.

Entre les modes de l'âme (sensations, pensées, sentiments, volitions) et le mouvement, il n'y a aucune espèce de rapport ; leurs caractères s'excluent réciproquement : qu'est-ce qu'une pensée rectiligne, en spirale, circulaire ? ou qu'est-ce encore qu'un mouvement bon ou mauvais, moral ou immoral ?

Les matérialistes, ne se tenant pas pour battus, objectent encore notre connaissance insuffisante de la matière dans l'état actuel de la science.

On leur répond que la matière ne saurait avoir des propriétés contradictoires ; or celles que nous connaissons sont incompatibles avec la pensée.

Outre la spiritualité de l'âme, le matérialisme nie encore Dieu. (Voir *Preuves de l'existence de Dieu.*)

La doctrine matérialiste fut soutenue dans l'antiquité par Leucippe, Démocrite, Épicure ;

Chez les modernes, par Hobbes, d'Holbach, Helvétius, Lamettrie, Cabanis, Bronssais.

Le panthéisme, qui absorbe Dieu dans le monde ;

Le sensualisme, qui enseigne que toutes nos connaissances nous viennent par les sens ;

Le positivisme, qui n'affirme que ce qui tombe sous les sens et le calcul, — aboutissent au matérialisme.